

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 9 FEVRIER 1884.

No. 8.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 9 FEVRIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

POUR UNE DOUBLE NOCE

(A MILLES E. ET G. P. * * *)

Je me souviens du temps charmant, mesdemoiselles—
Ou mesdames plutôt — du temps où j'ai connu
Deux frais petits minois au sourire ingénu
Blonds, gracieux, bouclés, — têtes d'anges sans ailes!

Nul papillon n'était plus léger dans son vol.
On s'arrêtait pour voir leurs courses enfantines;
Et, quand tintait le son de leurs voix argentines,
Chacun croyait entendre un chant de rossignol.

Leur sourire éclairait comme un rayon d'aurore;
Leur regard calme et pur reflétait le ciel bleu;
Et, si je vous disais qu'ils m'aimaient bien un peu,
Vous me pardonneriez de l'espérer encore.

Le toit qui les couvrait m'a souvent abrité.
C'était un beau manoir avec pelouse verte.
J'y reçus bien des fois, sur la porte entr'ouverte,
Le serrement de main de l'hospitalité.

C'était bien loin d'ici, là-bas, à la campagne.
En me voyant venir, on accourait dehors;
Et la franche amitié qui m'accueillait alors
Me grise encor le cœur comme un bon vin d'Espagne.

Dieu leur avait donné, comme à ceux qu'il bénit,
Des parents dont les vœux avaient su se comprendre;
Et sur eux leur amour, infatigable et tendre,
Veillait comme un oiseau veille au bord de son nid.

Qu'ils sont nobles et saints, ces mariages d'âmes!
Ils font la maison douce et les enfants aimés...
Ces petits chérubins qui nous ont tant charmés,
Vous les reconnaissez, car c'étaient vous, mesdames

Aux jours de grande fête, on ne manquait jamais
De m'offrir une part de la gaieté commune,
Poète de vingt ans, sans nom et sans fortune,
N'ayant que des chansons pour tous ceux que j'aimais.

Vous ouvriez pour moi le cercle de famille;
Des liens bien puissants paraissaient nous unir.....
Peut-être en avez-vous perdu le souvenir,
Quand l'enfant fit plus tard place à la jeune fille.

Quoiqu'il en soit pourtant — je le dis entre nous:
Pour faire un bon récit on ne doit rien omettre —
Tout absurde que c'est, il vous faut bien admettre
Que vous avez souvent sauté sur mes genoux.

De ces choses, plus tard, les femmes se défendent...
Mais j'aurais tort au fond de m'en enorgueillir,
Car tout cela me fait terriblement vieillir,
Surtout lorsque je songe aux maris qui m'entendent.

Les maris!... Oui c'est vrai; — des anges d'autrefois,
Je me dis, en chantant le doux épithalame,
Qu'entre l'aimable enfant et la charmante femme,
Il n'est que le mari pour oser faire un choix.

Pour moi, je n'ose pas en faire un, et pour cause;
Mais, sans vouloir tourner un fade compliment,
Dans ma sincérité je dirai seulement:
J'aimais tant le bouton, que doit être la rose?

Mais pourquoi remonter le flot du souvenir?
Chaque page du cœur — étape de la vie —
Sitôt le feuillet lu, par un autre est suivie...
Nous aimions le passé: saluons l'avenir!

Oui, mesdames, partez pour l'étape nouvelle.
Au bras de vos époux nos souhaits vous suivront.
A votre âme aujourd'hui le futur se révèle:
Laissez par d'autres fleurs se parer votre front.

Et puis, tenez, la plus douce de mes chimères,
Après le déjeuner des noces d'aujourd'hui,
Ce sera de pouvoir assister à celui
De vos petits enfants... quand vous serez grand'mères!

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE

Je suis navrée, désolée. Je ne sais pas mon
métier. Il n'est pourtant pas difficile. Ecrire
sur tous et sur tout. Dire son opinion franche-
ment, simplement sans détours, sans phrases et
sans emphase me semblait chose facile. Paraît
que non et que je commets erreur sur erreur.
Je suis polie avec moi-même. J'ai eu tort de
mal parler des glissades. Pourquoi? C'est un
jeu national. Tant pis. Il est mauvais dans
certains cas; on le sait, on le pense, on le dit
tout bas! mais le dire haut, c'est un crime!
Toujours les compromis. Moi je ne les aime
pas. Je suis pour la vérité, même si elle est

dire pour quelques-uns ou quelques-unes.
Femme, je veux qu'on respecte la femme. La
jeune fille c'est une fleur. Quand on la touche
elle se fane. Quand on la froisse elle meurt.
Ce que l'on permet, la nuit, sur les glissades,
on ne le permettrait pas, au grand jour, dans un
salon. On ne cache qu'une tache. Mieux
vaut un trou qu'une tache. A bon entendeur,
salut.

J'ai commis paraît-il un autre crime. J'ai
attaqué Fréchette. Où? Quand? Comment?
Ceux qui le disent le savent peut-être. Moi je
l'ignore. Fréchette, poète, m'est sacré, je n'y
touche et n'y toucherai pas. C'est mon voisin
au journal; et cela suffit. Mais Fréchette con-
féréncier, Fréchette homme politique m'appar-
tient et j'ai le droit de le critiquer. J'en use.
Il ne s'en plaint pas, peu m'importe les autres.
Je n'aime pas les idoles, au surplus. Porter un
homme sur le pavois, l'encenser, le mettre hors
la critique, c'est l'annihiler. La critique, c'est
l'aiguillon du talent. C'est elle qui fait faire
mieux à ceux qui font bien. Puis ça m'agace
les poètes politiques! Ils tombent tous ou
presque tous dans cette ornière. Ils y laissent
leur gloire et quelquefois plus. Rappelez-vous
Lamartine, le chanfre d'Elvire, du Lac, des Mé-
ditations. Grand jusqu'au pouvoir. Après,
honne, conspué presque méprisé. Délaissé, au
point qu'un vil courtisan de lettres dédaigna
même, s'asseoir à sa table. C'est une triste
histoire. Je la tiens d'un vieux Français. Le
poète avait invité le courtisan. Celui-ci lui
préféra le palais d'une Altesse quelconque.
L'homme de génie était clément; pour toute
vengeance il envoya, le lendemain, à l'adora-
teur du soleil levant, le couplet suivant:

Un jour le vaincu de Pharsale
M'offrit un dîner d'un écu.
Le vin est bleu, la nappe est sale,
Je n'irai pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa noble maison;
J'accours, j'arrive à l'heure juste,
Chansonnier vous avez raison.

Fréchette, pour tout le mal que je vous veux,
souvenez-vous du vaincu de Pharsale. Souve-
nez-vous aussi que si en France on est injuste
pour les poètes, chez nous on est féroce. La
preuve, je la cueille dans un journal du pays,
la voici: "On dit que Victor Hugo va publier
un nouveau livre: *Seigneur! délivrez-nous*.
Oh, oui, Seigneur! délivrez-nous du méchant
imbécile qui a formulé un pareil vœu."

J'oubliais: le couplet se chante sur l'air des
Deux gendarmes. Les Deux Gendarmes! Quand
Armand, revenait le soir d'une réunion politi-
que, et qu'il fredonnait cette chanson guerrière,

j'étais fixée. Taillon était là ; il avait parlé. Drôle de pays tout de même que le nôtre. Les poètes parlent affaires et les ministres fredonnent la chansonnette. C'est le monde renversé. Je ne trouve pas mal qu'un ministre soit gai, mais toujours les *Deux gendarmes*, ça devient monotone. Je l'ai entendue, cette chanson, quand notre ministre était avocat, député, orateur. J'espérais qu'en changeant de place il changerait de ton. Pas du tout. Voyons, le répertoire français est assez volumineux, pour fournir quelques variétés à nos ministres, même dans le genre comico-militaire. Il y a *Drin ! drin !* légèrement politique du reste. Elle a eu les honneurs de la proscription. Ou bien *La lettre*, paroles et musique de Boquillon. Au besoin, *Le roi barbu qui s'avance* serait très bien approprié à la circonstance. N'importe quoi, mais plus de gendarmes. Il ont fini leur temps.

C'est chez Pélouquin, paraît-il, que notre ministre nous a offert son chant de résistance. J'y étais, mais je ne l'ai pas entendu. Je flirtais, ça vous étonne et moi aussi. Une fois n'est pas coutume. Ces trappeurs sont si galants ! Mais c'est peine perdue. Je connais la trappe, maintenant, je ne m'y laisserai plus prendre. A-t-on ri, chanté, dansé. Quoique rouge, naturellement, j'aime ces bleus-là. Les Anglais, ces gens qui s'ennuient depuis Guillaume le Conquérant, n'en revenaient pas. Ils ont fait, dans cette soirée, provision de gaieté pour plusieurs générations. C'est un beau club que celui des Trappeurs ! Beau comme tout ce qui est jeune. Mais, car il y a un mais, quand on est plusieurs on s'amuse, quand on est beaucoup on s'ennuie. Trappeurs, mes amis, évitez l'écueil.

Un de ces galants clubistes m'a promis un valentin. Un valentin, à moi. Qu'en ferai-je ? Le dernier que j'ai reçu, c'est Armand qui me l'a envoyé. Gros malin ! il a cru que je ne le savais pas. Ils sont étonnants ces jeunes gens. Ils envoient mystérieusement un objet quelconque, prennent toutes les précautions pour garder le secret, et brûlent d'envie de se faire connaître. Moi, je devinais toujours. J'étais mes valentins et j'attendais. Les uns, ceux qui posaient, passaient avec une indifférence affectée par-dessus le leur. Les timides, en reconnaissant leur envoi, rougissaient et me regardaient avec des yeux..... des yeux. Enfin, vous connaissez cela. Les orgueilleux vantaient leur présent, en détaillaient les beautés, faisaient la roue en s'admirant. C'était les moins amusants et les moins nombreux. Le plus joli valentin que j'aie jamais reçu, c'est un pauvre orphelin qui me l'a offert. Je lui avais donné quelques bonbons au Jour de l'an ; il m'apporta une fleur. Pauvre petit, il était innocent, il ne se cacha pas. La fleur, je l'ai toujours, et l'enfant est mon petit ami. Il porte ma copie au journal, et ne me vendra jamais. Demandez-lui mon nom, comme on l'a déjà fait, et vous verrez. Les valentins ont du bon, quand ils sont honnêtes. Mais cette coutume inepte, grossière, qui consiste à envoyer des choses malpropres et injurieuses, est indigne d'un peuple qui descend des Gaulois. Les valentins ont une cer-

taine poésie qu'il ne faut pas déflorer. Les amoureux les échangent avec bonheur. C'est un bonheur sans danger et sans épines, respectons-le.

Parlerai-je du carnaval ! Certainement non. Le temps lui-même en est fatigué. Il se met à la pluie malgré ou peut-être à cause de Vennor. Pourtant je ne puis passer sous silence le numéro du *Star*. Il est fort beau et digne d'admiration. Dans ses meilleures parties, c'est l'œuvre d'un jeune Canadien-Français. Il y a de l'étoffe dans cet artiste. En d'autres endroits on en ferait un grand homme. Il travaillerait à la gloire de son pays en travaillant à la sienne. Que faut-il pour cela ? Quelques années d'études sérieuses exemptes de tout souci matériel. Les aura-t-il jamais ? Sa ville natale, au moyen âge, l'aurait fait instruire. Aujourd'hui c'est changé. Chacun pour soi et Dieu pour tous.

Un homme, un héros qui, lui aussi, travaille à la gloire de son pays, qui s'en moque du reste, c'est *Chinese Gordon*, Gordon le Chinois. Seul, presque sans armes, il s'avance au milieu d'une contrée ennemie, et quels ennemis ! Sa force, c'est sa conscience, sa foi. Rien autre chose ; je l'admire malgré son télégramme. Vous le connaissez. Moi, je l'ai lu dans la *Minerve*. Car je lis la *Minerve*. Armand, employé du gouvernement, connaissait ses devoirs. Il la recevait. S'il avait connu un journal encore plus minerve que la *Minerve*, il s'y serait abonné de préférence. J'ai continué l'abonnement et je ne m'en plains pas. Donc j'ai lu dans *mon* journal : " Le général Gordon a envoyé un télégramme à Karthoum, conçu en ces termes : " Vous êtes des hommes et non des femmes ; n'ayez pas peur, je viens à vous." Voyez-vous ça ! Où a-t-il appris l'histoire ce général ? Les femmes, c'est ce qu'il y a de plus héroïque chez les hommes.

Allez le demander à Holopherne, à Coriolan, à Attila, aux Anglais et aux Prussiens. Allez le demander à ces soldats marchant plus gaiement à la mort lorsqu'ils aperçoivent la cornette blanche des sœurs de charités, car ils sont sûrs alors d'être secourus jusque sous les balles.

Si je m'arrêtais ; je bavarde beaucoup aujourd'hui. Gare aux bêtises ! Ne croyez pas que j'écris pour mon plaisir ou pour le vôtre. Pas du tout, j'écris pour vivre. Armand m'a laissée sans un centin. Il a eu tort, j'en conviens. Mais j'aime mieux être comme cela. La liberté, ça vaut quelque chose. Ça vaut toujours mieux qu'un douanier. Après la cérémonie, j'ai acheté un masque et une plume et j'ai commencé. Seulement, j'aime avoir mon franc-parler. Si ce que je raconte vous agace, il faut le dire. Moi, ça m'agace d'entendre répéter : Ne touchez pas à celui-ci ni à celui-là, à ceci ou à cela. Je touche à tout, tant pis pour ceux que cela chatouille. Donnez votre opinion au journal. Ne vous gênez pas. J'ai d'autres cordes à mon arc. Ma chronique vous plaît, je continue. Elle vous déplaît, je mets ma plume à mon chapeau et..... bonsoir !

MAUD.

CAUSONS.....

Le palais de glace—voilà de la haute actualité—ce singulier édifice me fait assez penser aux châteaux en Espagne..... Et vous..... Je parie que ça ne vous frappe pas.

Pour moi c'est le même aspect engageant et féérique, le même attrait invitant ; et c'est si fragile, si éphémère, quoique lourd.

Un souffle, un mot abat les uns ; un rayon de soleil fait s'évanouir le formidable géant de la place Dominion.

C'est joli à bâtir et à contempler, mais comme pour les susdits châteaux, l'éroulement final est toujours là en perspective.

La construction fantaisiste qu'on a élevée pour votre plaisir, ne montrera tout à l'heure à vos yeux désillusionnés que des débris fondants qui s'effaceront à leur tour sans laisser plus de traces que les ruines des castels légendaires de la belle Hispanie.

:

On accourt de toutes parts, paraît-il, pour voir ce chef-d'œuvre construit avec un des produits les plus abondants de notre beau pays.

Mais, plus que tous les autres peut-être, ce sont nos bons amis les Français de France qui s'extasieraient devant cet artistique amoncellement de blocs cristallins, affectant la forme d'un élégant château.

Je vous en parle parce que je voyais figurer sur une gravure du *Monde Illustré*, parmi les somptueux décors d'une fête de bienfaisance, un modeste cône de glace qui semblait aux parisiens ébahis une merveille fabuleuse. Par exemple—si une autre année on me consulte—comme, du reste, on s'empressera de ne pas le faire—quant au plan de l'édifice, je suggérerai de lui donner un cachet plus original, plus particulier :

C'est une idée à moi.

:

Voyez où en est rendu l'art de l'imitation.

Cela, du reste, a commencé tout doucement, comme les plus belles et les plus grandes choses.

D'après mes souvenirs personnels, il s'est fait d'abord des cœurs de sucre—touchant symbole inventé par quelqu'ingénieux amant, pour insinuer à sa belle que son vrai cœur à lui n'était ni moins tendre, ni plus récalcitrant. On a ensuite osé les polichinelles, voire même des généraux de pain d'épice, puis encore des pommes, des fruits de cire—une des plus amères déceptions de mon enfance. Et on a continué à monter ainsi d'audace en audace jusqu'aux palais de glace.

Voilà où nous en sommes.

Et n'allez pas croire que l'art ait dit son dernier mot là-dessus. Qui vivra verra.

:

A propos, j'entretiens une inquiétude :

Il me va très bien que la science s'évertue à multiplier les découvertes utiles et à simplifier les choses pour notre avantage. Je le trouve même fort bon. Mais ce qui me gêne et m'en-

nuie, c'est de penser qu'on s'améliorera encore quand nous n'y serons plus et qu'on bénéficiera de progrès dont nous n'aurons pas joui.

C'est plus fort que moi ; rien ne m'agace autant que l'idée que dans cent ans on dira de nous comme nous disons de nos ancêtres :

—Pauvres gens ! comme ils savaient peu de chose !

Et tenez ! une invention dont je me défie plus particulièrement et qui—notez cela—sera un des plus harcelants cauchemars de nos vieux ans, c'est la sténographie.

Les peuples qui se raffinent veulent de plus en plus vivre à la vapeur.

Il y a dans cette manie de griffonner deux cents mots à la minute, une attrayante tentation pour la génération à venir.

Quels tours délicieux à jouer aux autorités avec cette science endiablée ! Que d'audaces impunies ! Que de billets de contrebande à passer sous les doubles lunettes paternelles sans le moindre danger d'être trahi par ces indéchiffrables fantasmagories de la plume.

Apprenons cela, croyez-moi, afin d'empêcher un insolent empiètement sur notre sécurité future, et de ravir un coupable pied de nez à la jeunesse railleuse qui verra nos rides et notre décrépitude.

.

L'empiètement !... cet abus est aussi vieux que le monde.

Bêtes et gens semblent naître avec l'instinct d'outrepasser. Voilà maintenant les choses qui se mettent de la partie.

C'est l'autre jour qu'une locomotive, prise de soudaine curiosité, s'avisait d'entrer *ex abrupto* à l'intérieur d'un char-palais. Et tout le monde sait que le *pulman* a été jusqu'ici un sanctuaire sacré pour les voyageurs de cette catégorie.

Il n'y a pas jusqu'à notre bonhomme de St-Laurent qui n'ait voulu voir, lui aussi, et qui a risqué une petite excursion sur les domaines de sa jolie riveraine.

Mon Dieu ! il faut se mettre à la place des autres... On dit tant de bonnes choses de celle-ci, tant de doux échos lui sont arrivés de la rive et son onde a reflété dans sa transparence pure de si charmants mirages, que la curiosité aidant, et la glace aussi le poussant, ce pauvre fleuve n'a pu résister à la tentation et a fait ma foi ! l'escapade que vous savez.

La belle voisine ne s'est pas trop fâchée d'abord. Il faut avoir égard... c'était un si vieux et si honnête serviteur qui s'émancipait ainsi tout à coup ! Seulement, elle s'est dressée dans une attitude de muet déplaisir, comme une personne molestée qui veut toutefois garder de certains ménagements avec un coupable qui s'oublie rarement.

Avec une calme et digne résignation la ville envahie attendit que l'indiscret reconnût de lui-même son tort. Elle suivit sa retraite d'un regard sévère et chercha aussitôt les moyens de réprimer ses hardiesses à l'avenir.

Voilà ce qu'on appelle se bien conduire.

S'il revient après cela, il faudra qu'il ait moins de cœur que rien.

Il a été beaucoup parlé de coalition dans le monde politique depuis quelque temps. Il en est une plus intime, d'un autre genre, qui prévaut actuellement et qui n'est pas plus désirable que la première.

C'est la détestable alliance de l'*influenza* avec une toux profonde, robuste et tenace—cadeau du *bonhomme Hiver*. Et Dieu sait que le cher vieux n'est pas avare de ses présents. Il ne faut pas abandonner longtemps la défensive pour qu'il nous en comble au-delà de nos appréhensions.

Je m'en plains..... et pour cause.

En tout cas, je souhaite à mes lecteurs de ressentir tous un peu les effets de cette énerveante combinaison, pour qu'ils s'aguerrissent aux contretemps de la vie, pour qu'ils apprennent à plaindre les autres qui en souffrent, et surtout afin qu'ils puissent savourer les délices de la guérison.

JOSEPHTE.

RÉMINISCENCE.

C'était le 19 janvier 18...

Dans un vaste salon éclairé par les derniers rayons de soleil d'une froide journée, deux jeunes filles assises l'une près de l'autre, la main dans la main, paraissaient accablées sous le poids d'émotions douloureuses. Leur tête penchée, leur poitrine que soulevait avec agitation leur cœur gonflé, leurs livres épars sur les fauteuils, tout, jusqu'à l'oubli complet de l'heure avancée, faisait croire que des banalités seules ne les retenaient pas ainsi abattues, silencieuses ; des larmes tombaient peut-être de leurs yeux : la demi-obscurité leur en garde le secret.

L'ainée, brunette de dix-huit ans, abritait de sa taille sa compagne qui, frêle, délicate, à l'œil bleu, à la chevelure blonde, allait atteindre ses quinze ans. Dieu semblait avoir créé l'une pour l'autre ces deux natures : pourtant souvent elles étaient en butte à des contradictions ; mais l'amitié presque toujours donnait le dernier mot de la querelle : elle dissipait les nuages avant que la tempête n'éclatât. Et, s'il m'était permis de jurer de l'affection de l'une par le cœur de l'autre, la main sur la conscience, je dirais que jamais liaison plus franche, plus sincère, plus pure, n'avait uni deux jeunes personnes, et leurs fréquentes disputes mêmes ne semblaient qu'ajouter de nouveaux anneaux à la chaîne d'or de l'amitié.

C'est après un de ces revers, plus cruel cependant que les autres, que je me permets de les présenter aux indulgentes lectrices du *Journal du Dimanche*.

Un combat intérieur paraissait avoir bouleversé le cœur de la plus âgée, puisqu'elle ne pouvait qu'articuler des phrases toutes décousues ; sa voisine, plus timide, cherchait à en comprendre le sens, pêle-mêle, qui était presque une énigme. Après quelques instants d'un silence que l'oubli du monde entier rendait quasi-lugubre, l'ainée des jeunes filles laissant

tomber son regard affectueux sur sa jeune compagne, lui dit :

—Pardon, oublie cette méchante idée. Veux-tu plutôt être mon amie ?

A ces mots, au son de cette voix que l'enfant aimait, elle ne put que prononcer :

—*Votre amie ?.....*

—Oui, mon amie, ma seule amie ! Nous serons amies, nous serons sœurs !... .. Nous nous aimerons d'un seul cœur, d'une seule âme ! Nous chasserons de notre bonne amitié ces nuages trop fréquents ; nous verserons réciproquement, dans chacun de nos cœurs, nos joies, nos peines ; nous augmenterons celles-là en les partageant, nous diminuerons celles-ci en se les confiant ; nous rendrons notre union pure comme notre âge, notre bonheur innocent comme nos cœurs et ta digne patronne, notre mère commune, bénissant notre mutuelle affection, nous rendra heureuses l'une par l'autre !

Un serrement de mains plus sincère mit le sceau à cet entretien commencé sous un si triste augure, et le soir du même jour deux anges gardiens, ouvrant leur blanches ailes, s'en allèrent porter à la Reine des Cieux cette naïve, mais fervente prière sortie de cœurs émus :

“ Sainte Mère de Dieu, veillez sur *ma **** ; retenez-la toujours sous votre protection ; donnez-lui la force de résister aux tentations, le courage pour les vaincre ; que dans tous les dangers son regard se tourne vers vous, et, la main dans la main, faites-nous braver ensemble, sans en être blessées, les flèches empoisonnées d'un monde corrupteur.”

.

Certes, il faudrait avoir une bien faible idée de la légèreté de la jeunesse pour oser croire que d'aussi chaudes protestations pouvaient durer davantage que le papillon doré au printemps. L'inconstance existe parmi nous depuis bien longtemps ; même avant qu'une gracieuse parisienne eût eu l'idée de l'inventer.

Malheureusement, l'enfant devient jeune fille, elle grandit..... et son cœur aussi ! Ce cœur qui devrait se souvenir de son premier sentiment, l'oublie bien vite en face des belles choses qu'un monde enchanteur présente à ses yeux ravis, à travers un mirage couleur de rose.

En effet, a-t-elle besoin d'amitié, quand au milieu d'une fête, entourée de lumières étincelantes, son cœur est là, suppliant, auprès du sien ? A-t-elle besoin d'amitié, quand l'amour lui verse à flots précipités ses paroles de feu ? Alors, quelle fièvre ! quel délire ! la jeune fille sent son cœur battre convulsivement, et sous le charme d'un bonheur encore inconnu, dans l'enivrement, dans l'extase, ne répond-elle pas dans les mêmes termes au galant insensé ?...

Elle ne se doute même pas que l'amour, soulevant un coin du voile de ce paradis à deux, tend son arc et dirige vers son jeune cœur inconséquent ses traits les plus empoisonnés. Puis le Temps, à son tour, retournant le sablier, fait succéder à ce quart-d'heure d'espérances infinies, celui de la désillusion, du désenchantement.

Et c'est pour ces joies d'un instant qu'on méprise l'amitié ?... Et c'est pour un bonheur passager, noyé souvent de larmes versées dans la solitude, c'est pour cueillir une rose dont les épines ensanglantent même le cœur, qu'on rejette la seule qui n'en a pas ?...

Ah ! je conçois que l'amour doit avoir sa place dans tous les rêves, puisque sans lui le sublime Architecte du monde entier eût vu périr son œuvre infécondée ; mais après avoir senti en son cœur le feu excité de l'amour, même en l'attisant encore, comme celui de l'amitié semble doux, commode, rafraîchissant ! Je conçois que l'amour doit avoir son tour, mais l'amitié sera toujours le sentiment par excellence, le plus sincère, le plus franc de la nature humaine.

Un certain auteur, dont le nom m'échappe, a dit quelque part, que tout le monde vantait les douceurs de l'amitié, mais que personne ne les avait jamais trouvées ; quant à moi, je donnerais tous les plaisirs de mon âge pour un lambeau de l'amitié, telle qu'elle m'a souri le 19 Janvier 18...

HERMANCE.

PREMIER VOYAGE D'UN BÉBÉ

RACONTÉ PAR LUI-MÊME

J'étais en paradis parmi les chérubins : je jouais, je voletais, je voyais le bon Dieu. Les petits anges au ciel sont les chéris de la Vierge Marie. Employés constamment, les chérubins, près du Dieu sauveur, sont envoyés, toujours, pour implorer le Fils de la part de sa Mère. J'étais auprès de Dieu, porteur d'une supplique, je chantais ses louanges, attendant une réponse.

Soudain, les anges messagers du ciel à la terre ont crié : " Qui veut partir pour la terre ? "

Les chérubins au ciel, à différentes époques, sont envoyés par mille, pour visiter la terre. A la voix des anges messagers un brouhaha général se fit autour d'eux.

Je fus un des premiers inscrit sur la liste de départ. Tous, en battant des ailes, les chérubins, mes frères, se pressaient à qui mieux mieux, pour chacun prendre son tour. " Allons voir la terre," entendait-on de toute part. Pauvres, nous, heureux au ciel et désirer la terre !

Prêts à partir nous fîmes encore le tour du ciel, chantant toujours, toujours gais et joyeux. On nous coupe les ailes.

Puis on nous mène près du bon Dieu, qui nous dit : " Allez mes enfants ; mais songez à être bien sages, bien aimants, bien charitables là-bas, si vous voulez retrouver plus tard votre place ici." Puis il nous embrassa tous.

Nous, les anges chéris de Marie toujours Vierge et sans tache, prêts à quitter le ciel, passons devant sa porte. Là, un ange, la face voilée, nous marque au front de la tache originelle.

Puis les anges, qui nous ont pris dans leurs

bras, ouvrant leurs grandes ailes au vent embaumé du ciel, se mettent en route pour la terre.

Comme nous allions vite ! Tout d'abord, accoutumés aux célestes clartés, la nuit nous sembla plus profonde qu'elle n'était. Nous passons à travers les étoiles, près du soleil, de la lune. Oh ! le beau voyage !

Enfin voici la terre. Nous arrivons dans un grand jardin. On nous cache, qui dans une rose, qui dans un chou, qui sous un jasmin. Il faisait, ma foi, quelque peu froid, bien que les anges nous couvrirent de leurs ailes. Je dis à mon ange : " Est-ce que nous allons rester là bien longtemps ? " Et je me prenais à regretter le paradis, où l'on était si bien et où, du moins, il faisait plus chaud.

Mon ange répondit : " Patience enfant, vous voulûtes quitter le ciel des premiers, abandonnant ainsi Dieu le Père et la Vierge Mère, patience, attendez que sur terre un père vous demande et vous conduise à votre mère ici-bas.

Tout à coup, j'entendis venir la maîtresse du jardin avec quelqu'un à qui elle disait : " Il n'en manque pas vous pouvez choisir. J'en ai de blonds, de bruns, les uns aux yeux bleus et les autres aux yeux noirs."

J'entr'ouvre les feuilles de mon chou, et je vois avec la maîtresse du jardin, un homme qui a l'air très bon et qui dit : " J'en voudrais un qui fut bien doux, bien obéissant, bien studieux."

Ayant froid, fatigué, j'agitai les feuilles de mon chou. Le monsieur m'aperçoit et dit : " Je prends celui-là ! " — " C'est bien ! " répliqua la maîtresse du jardin, " je vais le porter chez vous." Alors, je vis l'homme donner beaucoup de pièces d'argent. (Il paraît qu'un bébé se vend bien cher.) Enfin, l'homme ayant terminé, dit : " Partons."

Nous voilà partis. L'homme tout joyeux marchait devant ; la femme le suivait, me portant dans ses bras. Chemin faisant, je dis à l'ange qui volait près de moi : " As-tu vu combien de pièces d'argent monsieur a données pour m'avoir ? " L'ange me dit : " Ce qu'il a donné n'est rien ; il lui faudra dépenser bien d'autres pièces d'argent, avant que tu puisses te suffire, et tu serais bien coupable si tu n'étais sage et aimant pour le dédommager de tant de sacrifices." Je dis à l'ange : " Oh ! je serai bien sage, bien aimant."

Nous arrivons dans une maison où tout était en désarroi pour me recevoir. A peine avions-nous passé le seuil, que j'entends une voix qui s'écrie :

" Le voilà ! Oh qu'il est beau ! Raoul, comme votre épouse sera fière, lorsque dans un instant vous lui montrerez son fils." Je dis à l'ange : " Qui est-ce donc qui me trouvera beau, avant même de m'avoir vu ? " L'ange me répondit :

" C'est ta grand'mère ! elle aussi attendait avec anxiété ta venue ; vois-tu comme sa figure, à ton aspect, semble toute rajeunie, bientôt tu vas être la joie de ce foyer, sache dans ta vie te rendre digne du sort que t'a réservé ton Créateur ! " Tout le monde avait l'air ravi.

A demi étendue sur un bien beau fauteuil, était une jeune femme qui semblait souffrante et abattue. En entrant, le monsieur embrassant la jeune femme, lui dit : " Voici, chère amie, notre fils, voyez comme il est beau." Je dis à l'ange : " Pourquoi donc cette jeune femme est-elle ainsi ? " — " Oh ! me répondit l'ange, c'est qu'elle a longtemps languie, en attendant ton arrivée ; mais à présent, vois, elle te tend les bras. Je te laisse, car ton ange de la terre est près de toi."

Je compris : c'est ma mère, me dis-je. Comme elle est belle ! maintenant elle me paraît radieuse. Je dis à mon ange : " Avant de me quitter accepte ma promesse : J'aimerai bien ma mère, je serai bien sage et un jour, n'est-ce pas, tu viendras me chercher ? "

L'ange me mit au front un baiser et me dit : " Je pars, tu ne me verras plus sur terre, cependant, je ne te quitterai pas, je veillerai sur toi, car je suis ton bon ange gardien."

Je sentis sur ma joue une larme brûlante, j'ouvris les yeux, ma mère pleurait, mais c'était des larmes de bonheur.

Appelant sur mes lèvres mon plus charmant sourire, j'entendis ma mère s'écrier :

" Oh ! le beau petit ange ! "

LUDOVIC.

LE DERNIER ÉCU.

Hughes *** était un soir dans le bureau de son journal, relisant la dernière épreuve de la feuille du lendemain, lorsqu'on frappa à la porte quelques coups précipités.

" Entrez, voici le bon à tirer, dit-il, croyant que c'était l'apprenti de l'imprimeur ; mais, au lieu du petit apprenti, c'était une petite fille en haillons, qui lui demanda : Etes-vous M. Hughes *** ?

— Moi-même, répondit-il.

— Marie *** vous prie de venir la trouver.

— Marie ! et que me veut-elle ?

— Elle se meurt."

Justement l'apprenti entra à son tour. Hughes lui remit l'épreuve du journal, prit sa canne et son chapeau, ferma la porte du bureau où il était resté seul et suivit la petite fille dans la direction de la malade—dans le faubourg ***

Pendant qu'il marchait, précédé de son guide, il retrouvait tous les souvenirs qui se rattachaient pour lui au nom de Marie, jeune fille d'un des comtés environnants, où il l'avait connue alors qu'il était simple maçon, ne se doutant guère probablement qu'il laisserait un jour la truelle pour la plume du journaliste et l'administration d'un journal. La dernière fois qu'il avait vu Marie, c'était au mariage d'un ami, maçon comme lui, où ils figuraient,

Hughes comme premier témoin du fiancé, et Marie comme fille d'honneur. Il la revoyait donc encore dans son imagination telle qu'elle était à cette fête, avec sa jolie expression de joyeuse insouciance, ses yeux noirs brillants de plaisir, échangeant des reparties avec son partenaire et trouvant toutes les contredanses trop courtes.

Mais déjà la petite fille déguenillée se retourne et fait signe qu'il faut quitter la Grand-Rue et s'engager dans une des petites ruelles qui y aboutissent. Hughes se laisse conduire de là dans un étroit passage, puis il monte par un escalier délabré, où son guide se glisse comme une vraie chatte jusqu'à une porte qu'elle pousse en disant : "C'est là," et, se retirant, elle le laisse entrer seul.

Hughes franchit le seuil d'une chambre où, à la lueur d'un feu à demi éteint, il aperçoit dans un coin de la cheminée ce qui lui semble quelque chose comme un vêtement de femme, et en s'approchant il voit une tête maigre et pâle qui fixe sur lui des yeux tristes et suppliants. C'étaient bien encore les yeux de Marie, quoiqu'il eût été difficile à Hughes de reconnaître les autres traits de cette physionomie piquante, évoquée naguère par ses souvenirs de jeunesse. Marie le regarde un moment en silence et les larmes coulent de ses yeux qui jadis exprimaient si bien une insouciance gaieté.

"Êtes-vous réellement Marie *** ? lui demanda Hughes.

Oui, répondit-elle, c'est moi..... c'est-à-dire tout ce qui reste de moi," et elle essaya de commencer le récit d'une vie malheureuse, mais avec un langage si embarrassé qu'elle s'interrompit tout à coup par cette simple conclusion : "Ah ! mon bon Hughes, je suis dans la dernière des misères !"

Hughes lui dit de se calmer, et promit de revenir le lendemain matin ; puis, prenant sa main fiévreuse, y glissa un cinquante centins et sortit.

Avant de redescendre, il frappa à une porte voisine, désirant faire quelques questions sur la pauvre fille..... mais il eut affaire à des gens à moitié endormis et de mauvaise humeur, qui le reçurent fort mal en l'engageant à s'adresser ailleurs.

Il ne manqua pas de revenir de grand matin, et trouva sur la dernière marche de l'escalier la petite fille déguenillée, son guide de la veille, qui lui dit tout d'abord : *Elle est morte !* Il entra : c'était la vérité ! Marie venait d'expirer auprès de son feu éteint. Hughes la reconnut tout à fait alors, car la mort lui avait rendu les traits les plus doux de sa physionomie d'autrefois. Hughes n'aurait pu lui demander encore si c'était bien elle, quoique ses yeux noirs fussent fermés..... fermés à jamais.

Il s'adressa à des voisins plus courtois que ceux qui l'avaient rudoyé, mais ceux-ci n'eurent aucune histoire à lui apprendre ; ils n'avaient guère connu Marie *** que de vue, comme une de ces infortunées victimes de la plus grande et de la plus pénible des misères. Hughes

entra ensuite chez un entrepreneur de funérailles, lui commanda un cercueil et le chargea de tous les détails de l'ensevelissement de la morte.

Le lendemain, Hughes vint lui-même accompagner Marie jusqu'au cimetière. Deux ou trois habitants et habitantes du quartier se joignirent à lui. La matinée était brumeuse et froide. Les assistants n'attendirent pas que la dernière pelletée de terre eût été jetée sur le cercueil pour se retirer. Seule, une vieille, assez déceimement vêtue et à l'air grave, qui était restée, s'approcha de Hughes, et lui dit : "Vous connaissiez cette jeune personne ?

—Oui ; je l'avais connue jeune fille."

La vieille fondit en larmes :

"Monsieur, poursuivit-elle, je tiens un petit magasin ; Marie m'achetait ; elle payait régulièrement, et je me suis bien douté qu'elle était morte ; car un mois s'était passé sans qu'elle m'eût apporté la petite somme de cinquante centins qu'elle me devait..... Mais la nuit d'avant-hier, j'étais au coin de mon feu, à demi endormie, lorsque je fus réveillée par quelqu'un qui entra dans ma chambre, et c'était Marie qui, pâle et mourante, me tendit une pièce d'argent et me demandait :

—N'est-ce pas cinquante centins ?

—Oui, lui répondis-je.

—Eh bien, le voilà ! et ce disant, elle disparaissait."

Hélas ! pauvre Marie ! ç'avait été une triste vie que la sienne depuis que Hughes s'était rencontré avec elle à cette fête d'amis, où elle avait été la fille d'honneur et lui le premier témoin du marié ! Elle devait alors elle-même bientôt se marier, mais celui auquel elle avait donné son cœur l'avait abandonnée pour courir le monde. Pauvre, orpheline, sans appui elle avait quitté son village pour venir en ville mettre ses forces, sa jeunesse au service des gens riches. L'ennui, qui s'empare de toutes ces jeunes villageoises transplantées dans l'atmosphère étouffante des villes, s'était emparé d'elle ; avec l'ennui la maladie était venue. Faible, sans forces, au sortir de l'hôpital, elle n'avait pu se placer et les misères de la convalescence avaient terrassé cette jeune fille naguère si vaillante. Trop honnête pour demander son pain quotidien à tout autre chose qu'à son travail, elle s'était laissé mourir ; mais le dernier acte de sa vie avait démontré que même dans son désespoir elle avait conservé toute sa probité.

ZIP.

SEPT MINUTES DE RETARD

On dit à six heures précises dans la maison C.....—Absent depuis le matin, monsieur C..... vient de rentrer pour se mettre à table.—Il est de sept minutes en retard!!!—Madame, sans lui donner même le temps de parler pour s'excuser, commence ainsi :

MADAME. Daignerez-vous enfin m'expliquer votre façon d'agir ? quoique, Dieu le sait ! je n'aie nullement besoin d'explications pour deviner votre infâme conduite. Les hommes qui ne peuvent s'astreindre à rentrer à l'heure devraient bien ne jamais prendre femme ! A quoi bon cette cruauté de faire mourir à petit

feu une pauvre créature par l'inquiétude et les angoisses ? Ah ! si cela dépend de moi, j'espère bien que mes filles ne se marieront pas et qu'elles ne seront pas esclaves d'un homme ! l'exemple d'une mère leur profitera ; c'est la seule consolation que je puise dans mon malheur. Pauvres filles ! je parle déjà de l'âge où elles seront mariables, comme si j'étais sûre qu'elles atteindront jamais cet âge..... surtout avec un estomac ruiné par l'absence de repas réguliers, car ils sont devenus impossibles par la conduite d'un père qui trouve bon de laisser les siens périr de faim pourvu qu'il ait la liberté de rentrer à sa guise !

MONSIEUR. Je ne suis en retard que de sept minutes.

MADAME. Je m'étonne même que vous ayez eu l'effronterie de rentrer. Et peut-on au moins connaître le prétexte que vous avez inventé pour la circonstance ?

MONSIEUR. J'avais une affaire très pressée.

MADAME. Et puis?...

MONSIEUR. Une affaire recommandée à mon entière discrétion, ainsi je ne puis t'en répondre davantage.

MADAME. Parbleu ! vous n'avez même plus assez de force pour répondre. Ah ! je le vois, votre femme ne vaut pas une réponse ! Dehors, je le sais, il n'y a que pour vous à parler ; mais, chez vous, il faut prendre les pincettes pour vous arracher un mot. Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire ?

MONSIEUR. Laquelle ?

MADAME. Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure ?

MONSIEUR, *doux*. Voyons, ma bonne, est-ce que tu vas gronder pour une pauvre fois que je suis rentré sept minutes en retard ?

MADAME. Rien ne dit qu'à l'avenir vous n'allez pas être en retard d'une semaine ; on commence par sept minutes et on finit par des années.

MONSIEUR. Ça ne s'est jamais vu.

MADAME. Mais je vous citerai votre digne ami Adolphe qui, lui aussi, était parti pour affaires (vous voyez que votre prétexte n'est pas neuf) et qui depuis cinq ans n'a pas remis les pieds au domicile conjugal.

MONSIEUR. Parbleu ! il a péri en mer dans le naufrage d'un navire dont on n'a jamais eu de nouvelles.

MADAME. C'est bien facile de dire qu'on a péri dans un naufrage quand il n'y avait là personne pour vous démentir. Ah ! vous vous trompez étrangement si vous croyez que le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre dans les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu ; avec moi ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens..... pas plus que celle d'aujourd'hui.

MONSIEUR. Je ne sais pas où tu vois une histoire.

MADAME. Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystères..... et quand on l'interroge, quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret. Vous auriez volé la Colonne Nelson qu'il est certain que vous ne seriez pas plus mystérieux.

MONSIEUR. Pourquoi irais-je voler la Colonne ?

MADAME. Que sais-je ? vous êtes capable de tout ! Un honnête homme n'a rien de caché pour sa femme ; il n'attend même pas qu'on le questionne, il est le premier à dire : "J'ai fait ci et ça aujourd'hui." Du reste, depuis longtemps j'ai reconnu que vous étiez capable de faire un mauvais coup ; aussi, pour qu'on ne

m'accuse pas plus tard d'avoir prêté les mains, quand on me demande de vos nouvelles dans le quartier, je feins d'avoir l'oreille dure.

MONSIEUR. Il faut avouer que la curiosité te rend cruelle.

MADAME. Moi? curieuse? Ah! ma foi! non. Loin de désirer de les connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre. Vous pouvez le garder, votre secret... Un secret!... vous en êtes peut-être le chef.

MONSIEUR. Ne vas-tu pas te mettre en tête que... parce que j'ai eu simplement affaire aujourd'hui.

MADAME. Jolie affaire que celle qu'un époux et père ne peut avouer.

MONSIEUR. Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

MADAME. Oui, l'excuse est bien commode.

MONSIEUR, *agacé*. Ah! tu me rendras fou.

MADAME. Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

MONSIEUR. Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

MADAME. Non, non, c'est inutile.

MONSIEUR. Tu ne veux pas que je parle?

MADAME. A quoi bon! vous allez inventer quelque histoire, car vous êtes habile à ce jeu-là.

MONSIEUR. Voyons, veux-tu m'écouter?

MADAME. Vous pouvez commencer votre conte.

MONSIEUR, *allant avouer*. Je.....

MADAME, *l'interrompant*. Seulement je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

MONSIEUR. Alors autant ne rien dire.

MADAME. Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien à répondre. Ah! je connais toutes vos malices.

MONSIEUR. Mais, sacrebleu!

MADAME. Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

MONSIEUR, *exaspéré*. Mille millions de milliards! veux-tu me laisser parler?

MADAME. Oh! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

MONSIEUR. Eh bien! un de mes amis, qui était entre les mains d'un huissier, s'est adressé à moi et toute la journée j'ai couru pour le voir.

MADAME. Et après?

MONSIEUR. C'est tout.

MADAME. Ainsi, non content de rendre aux vôtres le présent douloureux, vous compromettez encore leur avenir. Vos enfants grandiront, monsieur, et que leur répondrez-vous quand ils vous demanderont compte de leur bien que vous aurez gaspillé pour un pilier d'estaminet?

MONSIEUR. Mais il n'est nullement question d'un pilier d'estaminet.

MADAME. Qui donc alors?

MONSIEUR. Je ne puis te dire le nom.

MADAME. Oh! vous n'avez pas besoin de le prononcer; j'ai deviné déjà cet infâme Edouard.

MONSIEUR. Pas le moins du monde.

MADAME. Du moment que vous niez, c'est lui. Ainsi, parce qu'un sale homme finit par être puni de ses débauches, il faut que vous vous entremettiez aussitôt pour arrêter les justes suites de débordement... que vous avez dû partager, j'en suis certaine, car votre conduite est bien celle d'un complice.

MONSIEUR. Mais ce n'est pas Edouard.

MADAME. Il vous tient par quelque révélation; il vous aura fait chanter.

MONSIEUR. Je t'affirme que ce n'est pas lui.

MADAME. Je sais ce que je dis. Et penser qu'un homme qui n'est pas positivement idiot va faire pareille chose! Est-ce que les affaires des autres vous regardent? Si vous croyez

qu'Edouard est capable de vous rendre un tel service! Ah! je voudrais vous voir un seul instant arrêté, vous le jugeriez tout de suite. Soyez enfermé, et pas une âme n'irait vous voir... que votre pauvre femme, bonne jusqu'à la bêtise.

MONSIEUR. J'ai meilleure opinion du monde.

MADAME. Allez chez Payette je ne vous dis que ça.

MONSIEUR. J'espère bien ne me jamais trouver dans une telle situation.

MADAME. Qu'en savez-vous? A répondre ainsi pour les autres, qui dit que vous n'aurez pas besoin qu'on réponde un jour pour vous? Je vous le passerais, si vous en aviez les moyens, mais votre fortune ne vous permet pas de vous faire le petit Manteau-Bleu d'un tas de vauriens qui doivent bien rire, car je les entends d'ici: "C..... est une bonne bête que chacun conduit par le nez... excepté sa femme qui, naturellement, ne compte pas."

MONSIEUR. L'ingratitude ne doit pas détourner de faire le bien.

MADAME. A présent, je suppose que tous ceux qui seront arrêté pour dettes vous enverront chercher, car tout me porte à croire que vous avez dû laisser votre carte chez chaque huissier, en disant: "A l'avenir, jetez-moi un petit mot à la poste."

MONSIEUR. Ah! ma chère!

MADAME. Il ne vous manque plus que de faire une annonce à la quatrième page des journaux.

PLUS D'HUISSIER NI RECORD!

C.....

Paye les dettes à bureau ouvert.

Adresser tout protêt rue de..... 5.

On se charge des démarches.

Et voilà, où vous aura conduit votre Edouard; il en avait déjà depuis longtemps le projet, j'en suis bien intimement convaincue.

MONSIEUR. Je te jure encore que ce n'est pas ce pauvre garçon que tu as tant pris en grippe.

MADAME. En voilà un que j'ai bien jugé dès le premier jour, quand je l'ai vu puiser à même le sucrier avec ses gros doigts, deux poteaux à attacher des navires!

MONSIEUR. Quel énorme crime!

MADAME. C'est dans les détails qu'on juge un homme. Aussi, en l'apercevant qui introduisait ses doigts dans notre sucrier, j'ai eu comme un pressentiment qu'il finirait un jour par les fourrer dans notre caisse... et ça n'a pas manqué.

MONSIEUR. Tu es injuste pour lui.

MADAME. Ah! un joli monsieur qui dépouille votre femme et vos enfants! Ne pouviez-vous pas le laisser en prison! Il avait bien su y entrer, il aurait fini par savoir en sortir. Maintenant que vous en avez pris l'habitude, il vous enverra tous les matins un huissier, puis quand la somme sera bien rondelette, il s'enferra à Londres, et nous serons encore bien heureux si, de là-bas, il ne tire pas à vue sur vous. Il n'y a que le premier pas qui coûte et vous l'avez franchi. Ah! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins du pain assuré pour un mois. Notre avenir est dans les mains d'Edouard à présent.

MONSIEUR, *agacé*. Je dis que ce n'est pas Edouard.

MADAME. Taisez-vous donc, j'en suis sûre.

MONSIEUR. Ce n'est pas lui.

MADAME. Alors, qui est-ce!

MONSIEUR. Je ne puis le dire, mais ce n'est pas Edouard.

MADAME. Alors, c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

MONSIEUR. Ne dis pas d'injures, car si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

MADAME. Oui, il ne peut y avoir qu'un misé-

nable, un sacripant, un chevalier d'industrie....

MONSIEUR. Tais-toi donc!

MADAME. Un filou... un escroc... un voleur.

MONSIEUR, *perdant patience*. Eh! bien puis-que tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour une dette de ton frère!

MADAME, *repentante*. Ah! mon pauvre mari, pardonne moi!

(Les deux époux s'embrassent.)

MONSIEUR. Là! maintenant que la paix est faite, dinons-nous?

MADAME. Pas encore.

MONSIEUR. Pourquoi?

MADAME. Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures, nous ne pourrions dîner qu'à sept.

MONSIEUR. A sept heures!!! Et tu me faisais une scène en prétendant que j'étais en retard de quelques minutes!

MADAME. C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat. X

LE TOUT MONTRÉAL

C'est avec une profonde douleur que nous avons appris la mort du Révd. Père Cazeau, ancien Recteur du Collège des Jésuites. Nature d'élite, le fond de son caractère était la douceur, la mansuétude et le dévouement. C'était un homme éminemment remarquable par ses vertus sacerdotales et les qualités de l'esprit et du cœur. Il a toujours été un modèle d'abnégation, de charité et d'humilité.

Saint prêtre, apôtre zélé, sa vie se consuma en bonnes œuvres et l'aurole de ses vertus s'est changée en couronne immortelle que Dieu décerne à ses élus.

La société montréalaise vient encore de perdre un de ses membres les mieux doués et les plus estimés, M. le Dr Charles M. Filiatrault, mort subitement mercredi matin.

M. Filiatrault jouissait à Montréal d'une grande considération. Il était un citoyen honorable, un médecin distingué et un fervent chrétien. Il sera vivement regretté de ses nombreux amis et aussi des pauvres dont il soulageait la misère avec dévouement.

La soirée donnée par Madame Juge Mathieu, mercredi dernier, dans sa résidence de la rue St-Denis, a été la plus belle que nous ayons encore eue cet hiver. Jamais il ne nous avait été donné de contempler un tel assemblage de beautés, et le palais de glace, avec toutes ses merveilles, n'était certainement pas le plus riche spectacle offert mercredi à Montréal. Beauté, jeunesse, gaieté, esprit, rien ne manquait aux jeunes filles et aux jeunes femmes invitées à cette soirée. Aussi, les heures se sont-elles envolées rapidement et la fête semblait à peine commencée lorsque par raison, mais par raison seulement, elle se termina. Les toilettes étaient très jolies, riches, de bon goût et élégantes.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs et surtout à nos lectrices en publiant les noms des personnes présentes à cette jolie soirée. Celles qui y étaient garderont cette liste comme souve-

nir et les autres pourront se faire plus facilement une idée du brillant assemblage dont nous parlons en commençant. Voici cette liste aussi complète qu'il nous a été possible de nous la procurer :

M. et Melle Wurtel, M. et Mme Blumhart, M. et Mme Adam, Mme Bruneau, Mme Ermattinger et Mme Gélinas, Mesdemoiselles Globensky, Mousseau, Bourassa, de Martigny, de Lanaudière, Leslie, Laviolette, Simard, Sicotte, Bruneau, Papineau, Duchesnay, St-Louis, May, Lanctot, Wilson, Doherty, Dansereau, Archambault, McDonald, Kavanagh, Doutre, Lesieur, Loranger, Melle Olivier, de Joliette; Melle Garneau, d'Ottawa; Melles Langevin, Lelièvre, de Foy, Robitaille et Hamel, de Québec; Melle Masson, de Terrebonne; Melles Branchaud, de Beauharnois; Melles Globensky et Hayward, de St-Eustache; Melles de LaBruère, Taché et Buckley, de St-Hyacinthe; Melle Deschambault, de Chambly; Melle Chagnon, de St-Jean; L'Hon. L. O. Taillon, MM. B. Globensky, Lacoste, Isidore Thibaudon, Rinfret, Lajoie, Simard, capt. Pouliot, Henshaw, Beaty, U. Cross, Lassalle, Mignault, de Lanaudière, Bellet, N. Renaud, Doherty, Chauvin, Leblanc, Deschambault, Rolland, Schmidt, Dansereau, Hayden, Guérin, May, Giroux, Kavanagh, Polette, Hubert, E. Clément, Bastien, Voyer, Beudet, Belcourt, Delorme, Grenier, Lelièvre, de Québec, et autres.

Entre les danses, les demoiselles de Martigny et St-Louis, dont toute notre société connaît le beau talent, ont fait entendre quelques morceaux qui ont été fort goûtés et très applaudis.

Il est impossible de terminer sans adresser un mot de remerciement et un juste éloge à Madame et Mademoiselle Mathieu qui, par leur affabilité et leur généreuse hospitalité, sont au premier rang parmi celles qui n'épargnent rien pour rehausser l'éclat et le charme de la vie sociale à Montréal.

Au concert du Queen's Hall, pendant l'intermède, M. Louis Fréchette, appelé à grands cris, lu la poésie suivante pour souhaiter la bienvenue dans notre ville aux visiteurs américains :

BIENVENUE

A NOS VISITEURS AMÉRICAINS PENDANT LA SEMAINE DU CARNAVAL.

Frères, salut! — Jadis vos cohortes alliées,
— Hélas! nous nous en souvenons, —
Connaissaient le chemin de nos rudes frontières
Et l'âpre voix de nos canons.

Ensemble trop souvent, dans le feu des batailles,
Nous avons, joyeux de mourir,
Échangé notre vie et mesuré nos tailles,
Pour résister ou conquérir.

De votre sang parfois notre rive fut teinte;
Mais, au cœur des anciens rivaux,
La vieille inimitié de races s'est éteinte
Au souffle des progrès nouveaux.

Les haines d'autrefois sont toutes étouffées;
Et nos drapeaux, dans leur beauté,
Au-dessus de nos fronts s'enlacent en trophées
De paix et de fraternité.

La bannière étoilée et notre tricolore
Mêlés à l'éclat immortel
Des couleurs d'Albion... quelle sublime aurore
D'embrassement universel!

Quel astre à l'horizon! quel radieux présage!...
Si les peuples allaient s'unir!
Si nous allions toucher et voir en plein visage
Ce fantôme de l'avenir!....

La belle vision, le beau fantôme rose
N'est peut-être qu'un vain espoir;
Mais, ô nos visiteurs, c'est déjà quelque chose
Que de l'avoir fait entrevoir!

Donc, soyez bienvenus! prenez part à nos fêtes;
Nous serrons cordialement vos mains,
Grand peuple qui marchez à toutes les conquêtes
Par tous les plus nobles chemins!

Vous ne trouverez pas chez nous vos tièdes brises,
Vos pelouses, vos orangers;
Mais nos vieux borieux gardent d'autres surprises
Pour le regard des étrangers.

De nos plaisirs d'hiver l'éclatant cortège
Ouvre ses rangs avec bonheur;
Et notre carnaval fait tinter sur la neige
Tous ses grelots en votre honneur.

Autour de nos banquets, approchez, prenez place!
Je porte un toast à vos drapeaux!
Nous avons des châteaux et des palais de glace:
Mais nos cœurs n'en sont que plus chauds!

LOUIS FRÉCHETTE.

MODES DU JOUR

En ce moment presque de fin de saison, c'est-à-dire à une époque où il ne peut être question de nouveautés, je ne trouve pas déplacé, traitant mes lectrices en femmes d'ordre, de m'occuper du moyen de transformer quelque robe vieillie, ou de tirer, comme on dit, deux montures du même blé, en tirant deux effets du même costume.

Bien que les jupes aient une grande importance, il est certain qu'elles marquent moins, comme date, que le corsage, qui, démodé, n'est plus portable. Il convient donc de faire subir au corsage les transformations nécessaires pour le rendre coquet dans la note du moment.

Dans certains cas, le corsage n'est pas modifiable; vous profiterez alors, s'il s'agit d'un costume de jeune fille, du caprice momentané de la mode, qui permet de mettre sur telle jupe qu'il vous plaira un corsage de peluche cerise ou rubis, de velours nacarat ou grenat, brodé ou appliqué.

Cette innovation est charmante autant que peu coûteuse, le même corsage s'adaptant à plusieurs jupes. On compose ainsi de jolies toilettes de dîner, pour le même usage, des robes de soirées, décolletées en cœur ou en carré, peuvent être rendues montantes par l'addition d'un de ces jolis fichus ou bouffants toujours bien portés. Une fleur, un nœud, ou un bijou, bien posé dans le bouffant, suffisent à donner le piquant voulu.

Si j'insiste aujourd'hui sur les adaptations, c'est qu'elles sont d'un grand secours pour les toilettes intermédiaires nécessitées par les réunions de famille qui se multiplient ce mois-ci, gardant, malgré le brillant mondain de quelques-unes, un caractère intime qui ne permet pas, sans ridicule, l'exhibition de costumes de haut style.

Mais tout en s'occupant d'utiliser les vieilleries il est bon de s'occuper de ce que l'on portera d'ici à quelques semaines, alors que les gros froids seront passés. La toilette de demi-saison d'hiver est assez difficile à combiner; elle doit être chaude, mais légère d'aspect et doit surtout être d'un matériel pouvant résister à l'eau et à la neige.

Il est à remarquer que les couleurs rubis et grenat jouent, cet hiver, un très grand rôle dans les garnitures; elles relèvent, de leur éclat, les nuances les plus ternes et s'allient généralement aux teintes les plus diverses sans leur nuire.

C'est ainsi qu'on revoit souvent le grenat et le bleu toujours d'un heureux effet. Dans ce genre, nous donnerons une bonne note à un costume de drap bleu, relevé de velours grenat. Pour ce costume, la grâce réside surtout dans la manière dont l'étoffe est drapée le plus simplement possible; plus de coquillés, de dos chiffonnés; les relevés se font droits, à peine soulevés, c'est la tournure seule qui doit faire la cambrure de la taille. Mais revenons au costume bleu; la première jupe est en drap bleu, plissée à l'écossaise, avec huit piqûres rouges dans le bas, à quatre doigts du bord.

La tunique forme, devant, un long tablier drapé irrégulièrement, et très en arrière, vers le pouf placé très haut.

Une veste bleue, à col rabattu, boutonnée par un bouton, s'ouvre sur un gilet à pointe en velours grenat. Elle est piquée de rouge tout autour, ainsi que le col. Les parements sont en velours grenat.

Sur un des côtés, très en arrière, est posé un large nœud de velours grenat doublé de bleu.

Ce costume peut aussi bien se faire vert et grenat, gris et grenat, beige et grenat, bronze et rubis, ou bronze et bleu, en faisant, pour ce dernier, le gilet de velours bleu et les piqûres bleu sur bronze.

Je ne puis, en parlant des toilettes d'hiver, m'occuper exclusivement des costumes de ville, sans songer aussi aux toilettes d'intérieur, si nécessaires dans la saison des longues journées passées au coin du feu, saison charmante pour la femme qui aime son intérieur, la vie simple et pratique, faite de travail et de jouissances paisibles, intellectuelles et instructives, et ayant pour son esprit et pour son cœur plus de charme que toutes les mondanités ne pourraient lui procurer. Pour cette femme raisonnable dans sa toilette comme dans ses goûts, nous avons noté une délicieuse robe de chambre, qui, tout en paraissant très simple, est d'une élégance indiscutable. La coupe ne s'éloigne pas de la forme princesse, droite par devant; son joli modèle est en velours velveteen, dont le bon marché est abordable pour toutes les bourses. La nuance est grenat d'un ton et d'un moelleux indéfinissable dans les plis, le dos est taillé court, et un lé droit formant la jupe derrière est rapporté en bouffant oué gracieusement au bas de ce dos. Un coquillé de dentelle, en belle imitation, encadre l'encolure et les devants, faisant un jabot bien fourni au corsage; des nœuds de satin rose se mêlent à la dentelle, et ajoutent un cachet de bon goût à cette élégante garniture.

Point n'est besoin d'employer du velours, ni de garnir cette robe aussi richement. En cachemire avec col et parements en satin, la robe d'intérieur est encore charmante, surtout si elle est bien faite; mais il est inutile de parler de cette condition, car il est bien entendu que, quelles que soient la beauté de la toilette, et la richesse de l'étoffe, la seule chose indispensable dans l'habillement, c'est l'habileté d'exécution, le goût parfait et la façon dont le corsage est coupé; tout costume, même le plus simple de tissu, doit être un petit chef-d'œuvre dans lequel on reconnaisse la main habile de l'artiste qui l'a créé.

CORRESPONDANCE.

Madame L. P., Montréal.—Je comprends parfaitement que vous avez été incommodée par le froid pendant notre longue promenade au point d'en souffrir. Il y a plusieurs moyens bien simples d'éviter de pareils désagréments. L'un, par exemple, consiste à prendre un morceau de bois dur, mais pas trop, afin de pouvoir entrer dans le four d'un poêle et ayant environ deux fois l'épaisseur d'une brique ordinaire. Vous mettez cette pièce de bois dans le four et vous la laissez s'échauffer. Elle pourra absorber la chaleur, sans brûler, à un degré qui, certes, vous étonnera. Une fois chaude, placez-la dans le sleigh, enveloppez-vous bien dans les fourrures en ayant soin que la pièce de bois soit elle-même bien protégée et vous pouvez faire cinquante milles sans que votre poêle ambulante ait perdu de sa chaleur.

Une brune de 18 ans. Pour le gilet, j'aimerais la nuance bise ou écru, ou encore la même couleur vert russe en surah ou en velours. Les gants jaunes iront bien. La jaquette de velours noir n'a pas besoin d'être garnie. Le brandebourg se porte encore, moins, cependant.

Mlle F. C., Montréal.—Le velours n'est-il pas bien sérieux pour une jeune fille? Si vous pensez pouvoir en porter, la combinaison dont vous parlez est très jolie et seyante. On portera du tulle noir perlé. C'est très élégant sur un dessous de surah ou de faille, avec des nœuds rouges. Pour la jeune fille de vingt ans, du surah crème ou bleu pâle, ou du voile relevé de surah, avec quelques nœuds de velours ou de satin.

PÉRIA

RENSEIGNEMENTS UTILES

Nous rappelons à nos lectrices que la liquidation de la maison H. Beaudry & Cie. se terminera le 1er mars. Les prix ont encore été réduits afin d'activer les ventes. Nous ne saurions trop insister sur le fait que l'on trouve chez MM. H. Beaudry & Cie., rue Notre-Dame, Montréal, des occasions qui ne se présenteront pas de longtemps.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

VIII

AMOUR ET AMITIÉ

(Suite.)

— Ah ! Rafaël, dit-il, comme tu connais mal ce cœur que tu achèves de briser. Pourquoi m'empêcher de voir Marie ? Tu sais bien qu'elle seule peut mettre fin à mes tourments, que son amour peut seul me faire supporter cette vie que je hais. Si Marie m'aime, si elle me jure d'être fidèle, je puis encore entrevoir ici-bas un rayon d'espérance ; si elle est indifférente à mes prières, oh, alors !

Il s'interrompit comme pour chercher une expression qui pût rendre toute sa pensée ; puis changeant brusquement d'intonation :

Alors je mettrai le feu au village, et j'irai chercher la mort sur le champ de bataille.

— Viens, tu es fou, dit Rafaël en s'efforçant de sourire.

— Rafaël, il y a des heures dans la vie où nul n'est maître de soi, où le désespoir est un tyran si cruel qu'il ne s'arrête pas devant le crime. Mon père est riche, je suis son unique héritier. Il peut me maudire, il ne peut me faire oublier mes droits. La paix est impossible entre nous. Il n'y a plus qu'un ange qui puisse nous réconcilier. Cet ange, c'est Marie ; si elle m'aime, je puis être sauvé, si non tout est perdu.

— Tu me comptes donc pour rien ?

— Oh ! non. Tu es mon ami, mon frère ; mais quand on est seul au monde, quand on a perdu une mère, qui était une sainte comme la mienne, il faut, pour tenir encore à la vie, autre chose que l'amitié la plus vraie, il faut l'amour d'une femme comme Marie.

— Eh bien ! puisqu'il n'y a plus que Marie qui puisse te consoler, allons au presbytère.

— J'y veux aller, Rafaël

— Seul, tu te défies de moi ?

— Non.

— Ne t'ai-je pas accompagné vingt fois ?

— Je le sais, mais...

— Comme tu voudras.

— Je te retrouverai au carrefour.

— Soit, mais promets-moi de ne faire aucune folie ; je connais ton caractère violent.

— Je te jure que je serai calme.

— A bientôt donc.

— Adieu.

Rafaël lui avait pris des mains sa carabine.

Diégo s'engagea dans le chemin qui conduisait à la demeure du curé. Il franchit la passerelle, traversa l'avenue de cyprès et ne tarda pas à se trouver devant le presbytère. Une fois là, il s'assit sur un banc rustique qui se trouvait à peu de distance et donna un coup de sifflet.

IX

LA SUPREME ESPÉRANCE.

Il y eut un moment de silence. La petite fenêtre du presbytère s'ouvrit sans bruit et le volet de bois tourna sur ses gonds pour livrer

passage à une tête de femme enveloppée dans une mantille de flanelle noire.

— Est-ce toi, Diégo ? demanda une voix craintive.

— Tu me croyais donc mort, Marie ?

— Oh ! répondit la jeune fille avec un doux reproche. Mon cœur ne me l'aurait-il pas dit, s'il t'était arrivé quelque malheur ; bien qu'il y ait vingt-huit jours que je ne t'ai vu, j'espérais en Dieu et j'étais sûre de ton retour.

— Tu sais bien, Marie, que tout ce que j'ai de plus cher au monde se trouve ici. Voilà pourquoi je suis revenu.

— Je m'étonne de te voir au pied de cette fenêtre, quand ta mère...

— Ma mère n'est plus, interrompit Diégo.

— Morte !... Ah ! mon Dieu !...

— Oui, morte, et avec elle s'en sont allés tous mes rêves de bonheur, toutes mes riantes illusions, car elle nous manque désormais à tous deux.

Diégo eut un soupir. Marie l'écoutait en sanglotant.

— Marie, reprit le jeune homme au bout d'un instant, le destin qui s'est plu à me poursuivre dès mon enfance, qui a fait de ma mère la plus malheureuse des victimes, me réserve sans doute le même sort. Ecoute, nous avons grandi ensemble dans ce village, nous nous sommes aimés tout enfants, et quand nos cœurs ont pu parler, ils nous ont révélé notre amour. Marie, je t'aime, je t'adore, et je n'ai plus désormais qu'un but dans la vie : vouer toute mon existence à te rendre heureuse. Je suis seul, je suis abandonné, il ne me reste que toi. Ah ! si j'allais te perdre, toi aussi ; si cet amour, le seul bien qui me rattache à la vie, allait lui-même se briser ! Si cette félicité, à laquelle j'ai aspiré depuis le premier aveu que nous avons échangé, n'était en définitive qu'un rêve qui doit s'évanouir pour se changer en cruelle disgrâce !...

Je ne te comprends pas, dit la jeune fille émue, tes paroles me font peur.

Cette nuit je quitte le village pour n'y plus revenir.

— Toi ? Et ton père ?

Mon père me repousse, tu le sais bien. Il m'a défendu sa porte, il m'a chassé, et cette nuit... ah ! cette nuit...

Il éclata en sanglots, en cachant sa tête dans ses mains.

— Ton père est dur, c'est vrai, Diégo, il te tient rigueur, il est despote, mais il est père, et les pères se laissent fléchir par les prières de leurs fils. Va, cours à lui, jette-toi à ses pieds, implore son pardon, c'est moi qui t'en supplie. Quel père résiste aux larmes, aux baisers de son enfant ?

— Le mien, répondit le jeune homme en levant tristement la tête.

— Non, cela n'est pas, cela ne saurait être.

— Tu te trompes ; jamais sur son front sombre, dans ses yeux courroucés je n'ai lu un sentiment de bonté pour moi. Un père aime son fils et l'embrasse. Le mien ne m'a jamais donné un baiser. Enfant, j'ai été châtié sévèrement pour les moindres fautes ; mes étourderies, si naturelles à cet âge, étaient des crimes ; mes rires l'importunaient ; mes pleurs le laissaient indifférent. Tout ce qu'il pouvait y avoir dans mon cœur d'amour filial s'est éteint. J'en suis arrivé à ne plus voir dans mon père que l'homme qui me fait abhorrer la vie.

— Diégo, tu blasphèmes !

— Je n'avais que ma mère pour verser le baume de la consolation sur les plaies de mon cœur. Dieu m'a prise. Je suis seul, seul...

— Tu oublies que ce qui irrite ton père, ce

qui l'éloigne de toi, c'est ton propre orgueil, ton obstination. Si tu étais pour lui ce que doit être un fils, soumis, docile...

— Je le sais, Marie, mais je sais aussi que si j'allais me jeter à ses pieds, lui demander pardon des fautes dont il m'accuse et que je n'ai pas commises, tout serait inutile.

— Diégo, je te l'ai déjà dit, il est ton père, tu dois respecter son autorité, dût-il te juger mal.

— Je le sais, mais je ne puis...

— Encore une fois, va vers lui, implore-le, je suis sûre qu'il t'accueillera.

— Jamais, dit le jeune homme avec fierté.

— Mon oncle est chez lui en ce moment ; confie-lui tes craintes, il t'aidera à le persuader.

— Je ne puis, je ne veux pas.

— Diégo, au nom de notre amour...

— Marie, demande-moi ce que tu voudras, je suis prêt à sacrifier ma vie pour toi, mais ne me pousse point à voir mon père, à le supplier : c'est inutile.

— Eh bien ! puisque ton orgueil l'emporte sur ton amour, puisque mes prières et mes larmes n'ont sur ton caractère hautain et endurci aucun empire, je ne te verrai plus.

— Marie ! Marie !

— Va, quitte la Chênaie, puisque tu le veux, et ne reviens plus ici. Ma fenêtre ne s'ouvrira plus...

— Marie ! Ah ! tout le monde est conjuré contre moi.

— Ne me parle plus d'amour avant d'avoir obtenu le pardon de ton père.

— Mais tu ne sais donc pas que me défendre de t'aimer, c'est m'ordonner de mourir.

— Sous le toit de cette modeste demeure habitent la paix, l'humilité, le devoir. L'orgueil et l'arrogance en son bannis.

La jeune fille, cédant à son irritation, avait tiré sur elle le volet et fermé la fenêtre.

Diégo eut un cri de rage et de désespoir.

Il se dit un moment après que ce n'était peut-être qu'une feinte indignation pour l'obliger à se soumettre. Vaine espérance ! La fenêtre et les volets restèrent fermés.

Alors une commotion terrible ébranla tout son être. Ses oreilles bourdonnèrent ; ses yeux s'obscurcirent ; il chancela comme un homme ivre, il serait tombé s'il n'avait trouvé pour appui la rampe de l'escalier.

Revenu un peu à lui, il alla machinalement vers le calvaire et s'affaissa au pied de la croix, écrasé sous le poids de sa douleur. La mort de sa mère, la rudesse de son père, l'éloignement de Marie, tant de coups qui l'accablaient au même moment l'achevaient.

— Elle aussi me chasse ! murmura-t-il après un long silence, et replongeant sa tête dans ses mains, il fondit en larmes.

— Une heure s'écoula. Et Diégo se leva comme au sortir d'une rêve effroyable :

— Soit ! dit-il avec une sauvage énergie. Puisque le sort en est jeté, marchons !

Et il s'éloigna du presbytère à pas précipités.

Comme il approchait de la passerelle, il vit confusément deux formes humaines qui se dirigeaient vers l'église. Son premier mouvement fut de rebrousser chemin, mais il se maîtrisa.

— Que m'importe ? se dit-il avec colère.

Un des hommes portait d'une main une lanterne, de l'autre un parapluie. Le second, dont la marche pénible trahissait le grand âge, marchait à ses côtés, appuyé sur son bras. Quand ils furent à quelques pas du jeune homme, celui qui éclairait le chemin s'arrêta en poussant une exclamation.

— Diégo ! dit-il avec étonnement.

— En effet ! répondit le vieillard.

(A continuer.)